

La Muse

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **48 (1910)**

Heft 14

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-206791>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

comme il en fait un dans les cimetières, car je ne compte pas le bruit des glaciers et des avalanches ; ce bruit-là, c'est la voix de la montagne qui se plaint, et, bien loin de rassurer l'homme, elle l'épouvante ».

» Sur les deux heures, je vis reparaitre à l'horizon la même ligne blanche dont je vous ai déjà parlé. Le soleil la suivait comme la première fois : comme la première fois aussi, le Mont-Blanc avait mis sa perruque ; c'est ce qui lui arrive quand il est de mauvaise humeur, et, alors, il ne faut pas s'y frotter. Je connaissais son caractère ; aussi je me tins pour averti et je redescendis dans la vallée, atristé, mais non découragé par ces deux tentatives inutiles ; car, maintenant, j'étais bien certain que la troisième fois je serais plus heureux. Au bout de cinq heures, j'étais de retour au village ; il en était huit. Tout allait bien chez moi. Ma femme m'offrit à manger ; j'avais plus sommeil que je n'avais faim ; elle voulut aussi me faire coucher dans la chambre, mais je craignais d'y être tourmenté par les mouches ; j'allai m'enfermer dans la grange, je m'étendis sur le foin et je dormis vingt-quatre heures sans me réveiller.

» Trois semaines se passèrent sans amener de changement favorable dans le temps et sans diminuer mon envie de faire une troisième tentative. Le docteur Paccard, parent du guide dont j'ai parlé, désirait m'accompagner dans celle-ci ; il fut convenu, en conséquence, qu'au premier beau jour nous partirions ensemble. Enfin, le 8 août 1786, le temps me parut assez sûr pour risquer le voyage. J'allai trouver Paccard et je lui dis :

» — Voyons, docteur, êtes-vous bon ? N'avez-vous peur ni du froid, ni de la neige, ni des précipices ? Parlez comme un homme.

» — Je n'ai peur de rien avec toi, Balmat, répondit Paccard.

» — Eh bien, repris-je, le moment est venu de grimper sur la taupinière.

» Le docteur me dit qu'il était tout prêt ; mais, au moment de fermer sa porte, je crois que son grand courage lui manqua un peu, car la clef ne sortait pas de la serrure ; il tournait le double tour, le détournait, le retournait.

» — Tiens, Balmat, ajoute-t-il, si nous faisons bien, nous prendrions deux autres guides.

» — Non pas, lui répondis-je, je monterai seul avec vous ou vous y monterez avec d'autres ; je veux être le premier et pas le second.

» Il réfléchit un instant, tira sa clef, la mit dans sa poche et me suivit machinalement et la tête baissée. Au bout d'un instant, il secoua les oreilles.

» — Eh bien, dit-il, je me fie à toi, Balmat.

» — En route, et à la grâce de Dieu !

» Puis il se mit à chanter, mais pas très juste. Ça le tracassait, le docteur.

» Alors je lui pris le bras.

» — Ce n'est pas tout, lui dis-je, il faut que personne ne sache notre projet, excepté nos femmes.

» Une troisième personne fut cependant mise dans la confidence ; c'est la marchande chez laquelle nous avions été obligés d'acheter du sirop pour mêler avec notre eau, le vin ou l'eau-de-vie étant trop forts pour un pareil voyage. Comme elle s'était doutée de quelque chose, nous lui dûmes tout, en l'invitant à regarder le lendemain, à neuf heures du matin, du côté du dôme du Goûter ; c'était l'heure à laquelle nous devions y être, si rien ne dérangeait nos calculs.

» Toutes nos petites affaires arrangées et nos adieux faits à nos femmes, nous partîmes vers les cinq heures du soir, prenant l'un du côté gauche, et l'autre du côté droit de l'Arve, afin que nul ne se doutât de notre projet, et nous nous réunîmes au village de la Côte. Le même soir, nous allâmes coucher au sommet de la Côte, entre le glacier des Bossons et celui de Tacconnay. J'avais emporté une couverture, je m'en servis pour envelopper le docteur comme on emmaillote un enfant, et, grâce à cette précaution, il passa une assez bonne nuit ; quant à moi, je dormis tout d'un trait jusqu'à une heure et demie à peu près. A deux heures, la ligne blanche parut, et bientôt le soleil se leva sans nuage, sans brouillard, beau et brillant, enfin nous prometant une fameuse journée ; je réveillai le docteur et nous nous mîmes en route.

» Au bout d'un quart d'heure, nous nous engageâmes dans le glacier de Tacconnay ; les premiers pas du docteur sur cette mer, au milieu de ces immenses gerçures dans les profondeurs desquelles l'œil se perd, sur ces ponts de glace que l'on sent cra-

quer sous soi, et qui, s'ils s'abîmaient, vous abîmeraient avec eux, furent un peu chancelants ; mais, peu à peu, il se rassura en me voyant faire, et nous nous en tirâmes sains et saufs. Nous nous mîmes aussitôt à graver les Grands-Mulets, que nous laissâmes bientôt derrière nous. Je montrai au docteur la place où j'avais passé la première nuit. Il fit une grimace très significative, garda le silence dix minutes ; puis, s'arrêtant tout à coup :

» — Crois-tu, Balmat, me dit-il, que nous arrivions aujourd'hui au haut du Mont-Blanc ?

» Je vis bien de quoi il retournait et je le rassurai en riant, mais sans lui rien promettre. Nous montâmes encore ainsi l'espace de deux heures ; depuis le plateau, le vent nous avait pris et devenait de plus en plus vif ; enfin, arrivés à la saillie du rocher qu'on appelle le Petit-Mulet, un coup d'air plus violent enleva le chapeau du docteur. Au juron qu'il proféra, je me retournai et j'aperçus son feutre qui décampait du côté de Cormayeur. Il le regardait s'en aller, les bras tendus.

» — Oh ! il faut en faire votre deuil, docteur, me je lui dis, nous ne le reverrons jamais. Il s'en va dans le Piémont. Bon voyage.

(La fin samedi.)

EN GRUYÈRE

LA Gruyère prépare, pour cet été, un spectacle qui, de tous les coins du pays, va faire accourir les amis de notre poésie rustique, de nos légendes, de nos traditions.

La *Chorale de Bulle*, avec le concours d'un chœur de dames, des sociétés locales et de la population tout entière, donnera une série de représentations de l'Opéra populaire, *Chalamala*.

Des auteurs, MM le Dr Louis Thürler, pour le livret, et Emile Lauber, pour la musique, rien à dire, sinon qu'ils sont déjà le garant d'un succès certain.

C'est dans la cité de Gruyère que se déroulera l'action ; dans ce délicieux témoin du Moyen-Age, qui, du haut de sa verte colline, défie les assauts du modernisme impitoyable.

Et le personnage principal c'est Chalamala, le « petit homme aux grelots », ce bouffon du comte de Gruyère et dont Eugène Rambert, dans ses « Gruyériennes », a dit :

Alors, Chalamala, le fou réputé sage,
Sans ménager la peine agitait ses grelots ;
Puis il improvisait quelque danse sauvage,
Quelque vieille pyrrhique en l'honneur du héros.

C'est surtout l'âme gruyérienne, le viel esprit du pays que, dans la personnalité de Chalamala, les auteurs ont cherché à faire revivre.

Le comité d'organisation, fort de l'appui moral et financier des autorités et de la population bulloises, travaille avec un entrain tout patriotique à la réussite de son entreprise. Pour la mise en scène, il a engagé M. Paul Tapie, directeur du Kursaal de Lausanne, un maître en cet art difficile et souvent ingrat.

Constructions, décors, musique, costumes, font l'objet d'une étude approfondie et d'une minutieuse préparation.

Comment douter du succès, d'un grand succès, dans ce pays au charme si particulier, berceau d'exquises légendes, ce pays dont a dit encore le poète que nous avons déjà cité :

Ainsi la Poésie à ton foyer réside ;
Au destin de tes fils c'est elle qui préside ;
C'est elle, en ton patois, qui chante les chansons
Des mères au chevet de leurs doux nourrissons.
Elle berce l'enfant, et le suit d'âge en âge ;
Elle embellit l'amour, les noces, le ménage,
En tous lieux, à toute heure, on peut ouïr sa voix :
Elle est au coin de l'âtre, elle est au fond des bois...

Ce sera pour les mois de juillet et d'août. A ce moment, rendez-vous général en Gruyère.

Instruction civique. — A l'examen, dans une de nos communes de campagne ;

L'expert : — Qu'est-ce que le Grand Conseil ?

L'élève : — Mon papa en fait partie.

L'expert : — Et le Conseil d'Etat ?

L'élève : — C'est le pouvoir exécutif.

L'expert : — Et la Municipalité ?

L'élève : — C'est le syndic ; le plus malin parce qu'il est le plus payé.

L'expert : — Et la commission scolaire ?

L'élève : — C'est ceux qui embêtent les élèves.
H.

Un mari prudent. — Un brave homme a épousé une femme qui, se croyant douée d'une voix de rossignol, en use et abuse sans merci.

— Pourquoi, demande-t-elle l'autre jour à son mari, l'en vas-tu toujours sur le balcon quand je chante ?

— Hélas ! ma chère, c'est que je ne veux pas que les voisins et les passants croient que je te bats.
H.

Karnavalesque. — Le nom d'Alphonse Karr, le spirituel « jardinier », comme l'appelait Lamartine, facilitait les calembours.

Une nuit, les murs de Paris furent couverts d'affiches où se lisaient ces plaisanteries, anodines, en somme, faisant allusion aux piqûres des *Guêpes* :

Alphonse Karr touche, Alphonse Karr rogne, Alphonse Karr casse, Alphonse Karr nage.

Karr, allant déjeuner chez Nodier, découvrit ces placards. Il sourit et, ramassant un morceau de charbon, il écrivit, au-dessous de ces *graf-fitti* :

Karr bon a ri et Karr avance et raille.

Cardons gratinés

6 personnes.

35 minutes.

On utilise pour cela un reste de cardons servis au jus ou à la moëlle.

Faites blondir avec beurre et huile, un demi-oignon et 2 échalottes ; ajoutez 2 cuillerées de champignons crus, hachés, puis fortement pressés dans un coin de torchon pour en faire sortir l'eau ; remuez à feu vif pendant quelques minutes, mouillez d'un demi-verre de vin blanc et laissez réduire presque complètement. Ajoutez alors 3 décililitres et demi de bouillon qu'on prépare au besoin avec du bouillon Maggi en cubes, une prise de poivre et un peu de muscade râpée ; faites la liaison avec 15 gr. de farine mélangée à 15 gr. de beurre ; remuez cette sauce sur le feu jusqu'à ce qu'elle soit devenue épaisse.

Sur un plat grassé beurré, rangez en couronne les plus beaux morceaux de cardons, disposez les débris au milieu, couvrez le tout avec la sauce, saupoudrez copieusement de chapelure fine, arrosez de beurre fondu et mettez à gratiner au four très chaud. En sortant le plat du four, complétez avec quelques gouttes de jus de citron et une pincée de persil haché.

(La salle à manger de Paris.) Louis TRONGET.

Au *Kursaal*, depuis hier, vendredi, la revue locale : « Il pleut Bergières !... » qui voit jusqu'à seize chansons ou numéros bisés et trissés chaque soir, sera embellie d'un tableau nouveau avec décor nouveau de M. Vanni : « Aux Galeries du Commerce ». Ce tableau renferme plusieurs scènes nouvelles, un ballet nouveau : les Morgenstern de la Bourgeoise, et les Ecossais des Amis-Gyms par les *Kursaal's Girls*. Costumes de Mme Tapie.

Des coupures ont été faites dans les parties les moins vitales du reste de la Revue, de façon à faire place à ce tableau nouveau, et à ce que le spectacle se termine comme à présent à des heures raisonnables. Dimanche, matinée avec le nouvel acte et les nouvelles scènes.

Le *Luman*, à la veille de fermer ses portes et de faire peau neuve — car on sait qu'il ressuscitera plus fringant que jamais au cours de l'hiver prochain — semble vouloir aviver encore le regret qu'éprouveront ses fidèles habitués d'une interruption qu'ils trouveront toujours trop longue.

Ils se consolent en allant au *Lux*, qui, plus modeste peut-être dans ses installations, leur offrira des programmes où la variété des films ne le cède qu'à l'intérêt qu'ils présentent par leur netteté et leur actualité.

C'est ce soir, samedi, au Casino-Théâtre, 20^e soirée annuelle de *La Muse*, avec le concours de l'Orchestre Dal Monte. Au programme, une comédie inédite en 3 actes, de M. Alfred Lambert, d'Yverdon, *L'Héritier de Gédéon*, et 1 acte de Max Maurey, *Le Stradivarius*. — Pour finir, bal.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.